

FAUT-IL FAIRE LA SOCIOLOGIE DES SINGES ?

Véronique Servais

Anthropologie de la Communication
Institut de Sciences Humaines et Sociales
Université de Liège
v.servais@ulg.ac.be
<http://sociologies.revues.org/4054>

Introduction

Le 15 décembre 2011 s'est tenu à l'Université de Genève un symposium sur les théories neutralistes de l'évolution. Ces théories, qui relativisent l'importance de la sélection parmi les mécanismes de l'évolution des espèces, sont négligées par la plupart des biologistes du comportement et des psychologues évolutionnistes. Ceux-ci semblent penser, à tort, que la sélection et l'adaptation à un milieu sont les ressorts principaux de l'évolution. Ils en déduisent alors que si une aptitude spécifique existe, c'est qu'elle a été sélectionnée et que, si elle a été sélectionnée, c'est qu'elle conférerait un avantage adaptatif à celui qui en était doté. Il suffit ensuite de postuler un avantage adaptatif plausible à cette compétence et la voilà transformée en un trait adaptatif sélectionné par l'évolution. C'est alors comme si on avait prouvé le caractère inné, voire génétique, de l'aptitude en question. Or il faut reconnaître que ces « raisonnements » semblent exercer un attrait particulier sur les chercheurs en sciences sociales, qui ont alors l'impression que cette aptitude existe *vraiment* – et qu'elle est donc un objet d'étude légitime. C'est notamment par ce changement du statut ontologique de leur objet, qui passe de la « construction provisoire » à la « réalité biologique » que les sciences de la nature, et en particulier la psychologie évolutionniste, offrent un semblant de légitimité aux recherches en sciences sociales. On sait pourtant que de nombreuses erreurs de raisonnement, maintes fois dénoncées (p.ex. Gould & Lewontin, 1979, Panksepp & Panksepp, 2000 ; Ingold, 2007) structurent cette forme de pensée : adaptationnisme, hypothèses *ad hoc*, déconnexion de la phylogénèse, confusion des stratégies évolutives et des stratégies individuelles, etc. Il n'est jamais inutile de le rappeler : ce n'est pas parce qu'une compétence existe et est adaptée à une fonction qu'elle a fait spécifiquement l'objet d'une sélection. C'est pourquoi la psychologie évolutionniste, en dépit de son grand pouvoir d'attraction sur les esprits des chercheurs, n'est probablement dans son ensemble qu'une sorte de bulle spéculative qui, après avoir subi une brusque inflation, finira par éclater lorsque la place de la sélection dans l'évolution, et notamment l'évolution de la cognition, aura été correctement réévaluée. En ce sens, on ne peut qu'être extrêmement vigilants quant aux abus et aux raccourcis peu dignes de chercheurs sérieux que dénoncent avec raison tout autant Laurence Kaufmann et Laurent Cordonier que Louis Quéré et Albert Ogien.

Cela étant dit les êtres humains sont effectivement le fruit d'une évolution, et leur milieu évolutif est constitué tout autant, depuis des centaines de milliers d'années, par le milieu naturel que par le milieu social et culturel que leurs actions et actions réciproques spécifient. L'étude *des* différences (car l'étude de *la* différence, comme le rappelle Ogien, n'est pas une question empirique) entre les êtres humains et leurs plus proches parents les Panidés (chimpanzés et bonobos) est intéressante parce qu'elle permet d'identifier ce qui a pu fait

l'objet d'une évolution spécifique chez l'humain et/ou chez les Panidés Et si l'on spéculait autant aujourd'hui qu'hier sur les grandes étapes qui ont marqué l'hominisation, et qui font de l'Homme cette espèce si particulière (l'outil, le langage, l'intersubjectivité, la bipédie, la coopération...), on en sait tout de même un peu plus qu'hier sur deux ou trois choses qui nous distinguent, sur le plan de la cognition et de la cognition sociale, des chimpanzés et bonobos. Or faire jouer les comparaisons, dans des protocoles d'observation et d'expérimentation variés, apporte des réponses inattendues à la question de la (sous-)détermination biologique du social chez les primates, et a fortiori chez l'humain, et c'est ce qui va nous intéresser principalement ici.

Evidemment on peut se demander si ceci intéresse la sociologie, et c'est là l'une des critiques formulées par Albert Ogien : le programme de recherche proposé par Laurence Kaufmann et Laurent Cordonier concernerait davantage l'anthropologie fondamentale que la sociologie. Mais n'est-il pas intéressant de se demander quelles sont les compétences sociales spécifiques aux êtres humains, et de comprendre en quoi ces différences sont responsables des formes inédites que la socialité humaine est autorisée à prendre, et que nous observons dans le quotidien de nos sociétés ? N'est-ce pas répondre à la question avant de l'avoir posée que de considérer le langage, et la réflexivité qu'il autorise, comme unique créateur de ces importantes divergences ?

N'étant pas sociologue, il ne m'appartient pas de décider de ce qui relève ou non de la sociologie, ni d'entrer dans une discussion sur l'autonomie de la sociologie par rapport aux autres disciplines, même si bien sûr les enjeux de ce débat, qu'ils soient épistémologiques ou institutionnels, sont extrêmement importants.¹ Le point de vue qui sera développé ici déplace légèrement l'axe des discussions pour mettre l'accent, non pas sur les apports, désirables ou non, des sciences de la nature à la sociologie, mais sur les limites de la biologie dans l'explication du social, et ce y compris dans le domaine de l'éthologie. Ce n'est donc pas à un rétrécissement, mais plutôt à un élargissement des sciences sociales² que les chercheurs sont invités. En effet, en dépit de tentatives répétées, ni la biologie, ni l'éthologie cognitive ne permettent d'expliquer complètement un certain nombre d'observations liées au comportement social, notamment chez les primates. La raison de cet échec tient en partie au fait que leurs compétences sociales ne sont pas inscrites *dans* les individus mais partiellement dans les situations. Un exemple permettra de préciser les choses. Les zoos sont souvent confrontés à des femelles gorilles, chimpanzé ou orang-outang qui s'avèrent incapables de donner des soins corrects à leur progéniture. La négligence ou l'incompétences sont suffisantes pour entraîner, en l'absence de secours extérieur, la mort du petit. Pour y remédier, on donne des vitamines à la mère, on cherche à diminuer son stress (dont une bonne part est engendrée par le petit lui-même, dont la mère ne sait pas quoi faire) ou à lui enseigner à s'en occuper. On lui montre par exemple comment lui donner le biberon, avec des succès incertains. Toutes ces « solutions » présupposent que l'origine du problème se trouve d'une manière ou d'une autre localisé « dans » la mère, dans sa biologie ou sa cognition. Or on peut considérer à l'inverse que les compétences nécessaires pour assurer le soin à la progéniture ne se trouvent pas entièrement « dans » la mère, ni biologiquement ni même cognitivement, mais

¹ Sur ce point, remarquons que le débat organisé par Harvey Whitehouse (2001) entre sciences cognitives et ethnographie a pris une forme très comparable à celui-ci, c'est-à-dire qu'il a finalement davantage porté sur les conditions de légitimité d'une intégration des apports des sciences cognitives à l'ethnographie que sur les apports respectifs possibles de chacune des disciplines.

² Il ne s'agit pas de nier les différences entre les sociétés animales et les sociétés humaines, mais plutôt de permettre aux sciences sociales d'investir ces domaines, sans préjuger des réaménagements qui ne manqueront pas de s'ensuivre.

sont précisément distribuées dans l'ensemble d'un groupe social en fonctionnement. Une fois l'intégrité de celui-ci rompue, et une fois rompus les liens qui maintiennent et actualisent ces savoirs et savoir-faire de génération en génération, ces compétences sont difficiles à restaurer. Ce qui est particulièrement intéressant dans cet exemple, c'est que ce sont des savoirs et savoir-faire cruciaux pour la *survie* de l'espèce qui se trouvent ainsi « déposés » dans un ordre de réalité qu'il faut bien appeler social puisqu'il n'est ni proprement biologique ni proprement psychologique. Celui-ci possède une forme d'autonomie par rapport aux déterminations biologiques et psychologiques individuelles et constitue, pour une part, le milieu évolutif de l'espèce. Cet exemple indique déjà, quoique grossièrement, où bute la biologie. Il suggère une limite à ce qu'elle est capable d'expliquer étant donné ses propres outils conceptuels. Les domaines qui s'étendent au-delà de ces limites sont donc abandonnés, d'une certaine manière, aux sciences sociales. Celles-ci doivent-elles s'en désintéresser parce que cela implique une remise en question trop radicale de leurs méthodes et de leur identité ? Je l'ignore. Peut-être ne s'agit-il pas de sociologie, mais il est clair qu'il ne s'agit pas non plus de psychologie ni de biologie. Je plaiderais pour l'ouverture de ce champ resté en friche, à savoir les lieux de l'articulation entre le biologique et le social, à la recherche empirique en sciences sociales. C'est aussi dans cette direction que Laurence Kaufmann et Laurent Cordonier nous invitent à nous aventurer, quoique à partir d'un point de vue quelque peu différent. Et s'ils plaident pour une ouverture des sciences sociales aux sciences naturelles, il me semble qu'il faut aussi envisager l'inverse, à savoir une ouverture des sciences naturelles, en particulier de la primatologie, aux sciences sociales et à leurs méthodes.

1- La sociologie naïve est-elle innée ?

Laurence Kaufmann et Laurent Cordonier font l'hypothèse qu'il existe chez tous les êtres humains une architecture cognitive innée, formée de systèmes spécialisés de traitement de l'information et que parmi ceux-ci certains concernent le monde social. C'est ainsi que selon eux « le cerveau qui équipe les membres de notre espèce a été « calibré » par l'évolution de manière à pouvoir gérer les liens d'appartenance, d'échange et de coalition indispensables à la survie de l'individu ». Dans la même perspective, ils écrivent que « les faits sociaux, loin d'être réduits à des épiphénomènes causalement inertes, se retrouvent ainsi dotés d'un pouvoir causal au long cours, celui de structurer notre équipement cognitif ». Cette perspective me paraît inutilement finaliste. Les adaptations n'apparaissent pas « pour » résoudre un problème (ce n'est pas « pour » communiquer que le langage est apparu) mais c'est parce qu'elles sont là que s'ouvrent de nouvelles potentialités. Ainsi, ce n'est pas « pour » s'adapter à un type de société qui n'existait pas encore que nos cerveaux ont évolué dans cette direction, mais c'est parce que nos cerveaux devenaient capables de gérer ces liens que certains types d'agencements et de complexité sociale devenaient possibles. Il n'y a donc pas de nécessité particulière, sur ce plan, à postuler que les faits sociaux ont joué un rôle causal à l'échelle de la phylogenèse. Rappelons peut-être aussi que pour qu'une adaptation se transmette de génération en génération jusqu'à équiper l'ensemble des membres d'une espèce, il faut qu'elle confère un net avantage en termes de reproduction et de survie à ceux qui en sont porteurs. Il est souvent difficile de démontrer en quoi une amélioration cognitive permet effectivement à ceux qui en sont dotés de se reproduire plus et de survivre mieux que ceux qui n'en sont pas pourvus – et qui ont très bien survécu jusque là.

Ceci n'invalide toutefois pas l'hypothèse que nos cerveaux soient pourvus de capacités cognitives spécifiques, éventuellement sous la forme d'une « sociologie naïve », c'est-à-dire « un système d'identification des formes typiques de relations sociales ainsi qu'un système d'inférence, d'anticipation et de prédiction quant à ce que devrait normalement se passer au sein de ces relations [...] ». Pour l'heure, nous n'avons aucune idée de ce à quoi un tel système pourrait concrètement ressembler. Nous ne savons pas *ce qui*, dans celui-ci, pourrait

être inné, ni comment il aurait pu évoluer, ni même s'il existe. Ceci est ouvert à la recherche empirique, comme celle dans laquelle sont engagés Laurence Kaufmann et ses collègues. Mais nous pouvons supposer, en nous basant sur ce que nous savons d'autres compétences sociales, comme la coopération ou le pointage, que ce système, s'il existe, n'est pas une compétence unique mais plutôt un assemblage, issu de bricolages évolutifs en partie aléatoires.

Ce que montre en effet la phylogenèse de compétences cognitives comme le pointage, la reconnaissance de soi ou la coopération, c'est que ce qui nous apparaît, dans sa forme humaine « achevée et adaptée », comme une aptitude cognitive unique, que l'on posséderait ou non, est faite en réalité de la combinaison de différents éléments, pouvant exister à des états différents et incomplets chez des espèces différentes, qui se combinent pour déboucher sur une compétence complexe. Dans le cas du pointage par exemple, la différence entre les chiens (qui le comprennent) et les loups (qui ne le comprennent pas, Hare & al 2002) pourrait s'expliquer, non pas par un « saut » cognitif, mais par une modification, au cours de la domestication, de l'intensité des réponses émotionnelles (peur et agression) en présence de l'humain (Hare & al 2005). C'est ainsi que la domestication de renards, par croisements successifs des individus les moins peureux et les moins agressifs, conduit à une lignée de renards qui non seulement portent des traits anatomiques typiques des espèces domestique (Trut 1999) mais sont également capables de comprendre le pointage... (Hare & al 2005). Dans ce cas-ci, ce sont des modifications du système de réponse agonistique qui permettent la manifestation d'une compétence cognitive. Ce n'est pas un monde où le pointage était utile qui a façonné cette capacité, mais un monde où il était utile de disposer d'animaux moins peureux et moins agressifs. Les chimpanzés de leur côté comprennent le pointage en situation de compétition, mais non de communication coopérative, pour des raisons possiblement similaires (Hare & Tomasello 2004). Le pointage, longtemps considéré comme une capacité symbolique typiquement humaine, existe donc sous des formes incomplètes et/ou contingentes chez d'autres animaux, où son apparition dépend de l'inhibition de réponses émotionnelles... On n'a pas affaire à une compétence purement cognitive qui aurait évolué en raison de son caractère adaptatif, mais plutôt à une mosaïque d'éléments cognitifs et émotionnels se combinant pour créer des capacités qui, dans chaque espèce, prennent des formes différentes. Dans l'espèce humaine, le pointage se combine avec l'intersubjectivité, ce qui débouche sur une reconfiguration totale du rapport à autrui qu'il implique. On ne doit donc pas s'attendre à ce que les compétences sociales innées, si elles existent, aient été nécessairement sélectionnées en tant que telles, ni à ce qu'elles constituent des unités innées indivisibles. Elles seraient plutôt faites d'éléments, éléments qu'on doit chercher à identifier empiriquement. Parmi ceux-ci, les « primitives conceptuelles » de Kaufmann et Cordonier sont de bons candidats.

Les « primitives conceptuelles » de la sociologie sont, selon ces auteurs, « des concepts de coopération, domination, échange, etc., qui permettent la reconnaissance des saillances relationnelles qui caractérisent l'environnement social. » Les individus identifient des modèles de relation à partir d'une série d'indices perceptuels : direction du regard, posture, expressions faciales, etc. Dans l'éthologie animale, beaucoup de mécanismes de base des interactions sociales fonctionnent sur base d'indices perceptuels, qu'on appelle généralement des « stimuli-déclencheurs » ou « stimuli-signaux » : postures de soumission, quémandage alimentaire, parades nuptiales, chants, odeurs, coloration... organisent les interactions en « déclenchant », ou du moins en agaçant des réponses spécifiques : soumission, fuite, contre-marquage, Mais là où l'éthologie animale parle de « stimulus-signal », Kaufmann et Cordonier insistent sur le fait qu'il s'agit chez l'Humain d'un traitement *conceptuel* (quoique a minima) de ces indices perceptuels : il ne s'agit pas tout simplement de répondre à ces

indices, mais de les *voir comme* des exemplaires d'un type donné de relation. Il n'est toutefois pas interdit de s'interroger sur la nature de l'analogie entre les « stimuli-déclencheurs » (qui ne sont véritablement déclencheurs que dans certains cas), et les saillances perceptuelles ainsi que sur la phylogenèse de celles-ci. Surtout, il nous faut comprendre comment elles fonctionnent dans les interactions concrètes.

En résumé, il apparaît que l'on peut mener des recherches empiriques sur les primitives sociales sans postuler que ces compétences sont génétiquement déterminées (mieux vaut, vu l'état actuel de nos connaissances à ce sujet, être prudents), ni qu'elles ont été mises au point par l'évolution parce qu'elles conféraient à ceux qui les portaient un caractère adaptatif. Il est en revanche beaucoup plus intéressant de se demander de quels éléments elles pourraient être faites, lesquels seraient susceptibles d'être innés, et comment ces primitives sociales fonctionnent dans des situations particulières. A partir de comparaisons avec d'autres espèces de primates, des hypothèses évolutives pourraient alors être formulées. Voici donc une première contribution de la sociologie aux sciences naturelles : apporter, pour fonder la comparaison avec les primates non humains, des descriptions précises de véritables interactions sociales – et non de ces interactions fantasmées dont se contente trop souvent la psychologie évolutionniste. La proposition de Laurence Kaufmann et Laurent Cordonier, en insistant sur l'importance des descriptions ethnographiques, permet une avancée concrète en ce sens.

2. Jusqu'où les saillances perceptuelles sont-elles cognitives ?

Il y a toutefois à mes yeux une difficulté liée à l'hypothèse de Kaufmann et Cordonier : c'est l'absence de prise en compte du registre de l'émotion ou de l'affect (au sens de « être touché ou affecté ») dans leurs hypothèses. La sociologie naïve est envisagée comme un système cognitif de traitement de l'information sociale et les primitives sociales comme étant de nature « quasi-conceptuelles ». Cependant, la compétition, la coopération, l'affiliation, la soumission ou la dominance sont d'abord et avant tout, chez les primates, les enfants ou les adultes, des modèles de relation qui mobilisent des affects. Ceux-ci sont d'ailleurs socialement construits par ces situations (Jaffré 2006) et l'on peut aller jusqu'à considérer l'affect comme le pendant intrasubjectif des relations (Bateson 1963, Berthomé and Houseman 2010). Or on peut montrer qu'en éthologie, négliger la dimension affective de la communication animale, et faire de la communication une question d'échange et de traitement de l'information, a pour conséquence de transformer les animaux en calculateurs qui font des choix, développent des stratégies, « s'abstiennent de répondre », etc.³ Peu importe ici que l'on parle d'animaux qui calculent « réellement » ou qui possèdent un mécanisme d'analyse « mis au point par l'évolution ». Ce qui compte c'est qu'ils sont retirés du tissu relationnel qui les fait exister et les fait réagir, et que la nature sociale de la communication est transformée en raisonnement, ce qui est problématique. Sur ce point je rejoins Louis Quéré (1991) pour qui la communication n'est pas un échange d'information – elle ne l'est, en fait, que dans les machines, là où elle ne produit pas d'effets. Par exemple, le fait qu'un singe utilise un cri différent pour appeler à l'aide quand son attaquant est un membre de sa famille ou un membre d'une autre lignée (Hauser 1996) signifie-t-il qu'il « reconnaît » conceptuellement, même minimalement, la relation ? Le cri serait alors une sorte d'étiquette désignant la nature de sa relation à l'agresseur. Une approche alternative est de considérer que l'animal se trouve pris dans une situation bien différente selon que son attaquant est un membre de sa famille ou non. Le cri serait alors plutôt partie d'un acte (et d'une relation différente) que la désignation d'une relation. Cet argument est d'autant plus valable qu'on s'éloigne des primates pour s'intéresser

³ Pour un développement plus approfondi de cette question voir Servais 2007

à des animaux comme les poules ou d'autres oiseaux, chez qui des effets d'audience ont été mis en évidence. Un coq par exemple, auquel on présente des graines, va produire des appels de nourriture dont la quantité et l'intensité varieront selon qu'il est seul, ou en présence de poules connues, de poules étrangères, ou d'un rival. Les interprétations des éthologues négligent la dimension pragmatique de cette communication et l'analysent sur un plan purement cognitif. Ils parleront alors du coq qui « retient » ses appels de nourriture en présence d'un rival, ou qui « choisit de ne pas informer » un rival... tout en mettant bien sûr force guillemets. C'est ainsi que les coqs « délibèrent » et « font des choix »... (Marler & al 1991) Or le coq en présence d'un rival ou d'une poule étrangère est, nécessairement, dans des dispositions bien différentes... Ces dispositions dépendent de la nature de la relation dans laquelle il est pris, et c'est un coq différemment orienté dans le réel qui pousse ou ne pousse pas des appels de nourriture. Réduire tout cela à un « choix » et placer le mécanisme du choix dans la tête du coq, c'est transformer une situation sociale élémentaire, ou disons relationnelle, en un traitement purement cognitif d'informations. L'intellectualisation des animaux est une conséquence de présupposés théoriques qui isolent l'individu plutôt que de s'intéresser à l'individu en situation, relié par des modalités spécifiques d'affect, ou de motivation, pour employer un terme relevant davantage du répertoire de l'éthologie, à des congénères.

Or les « primitives sociales » proposés par Laurence Kaufmann et Laurent Cordonier n'intègrent pas la dimension affective de la communication sociale. Elles concernent davantage les relations « reconnues » que les relations éprouvées, comme dans le cas de l'enfant qui reconnaît, sans aucune explications, que le Monsieur qui parle avec son père sur le pas de la porte « est plus fort » que son papa, à partir de saillances perceptuelles comme le ton de la voix, l'écarquille des yeux ou la posture. Mais la manière dont on passe des relations éprouvées aux relations reconnues n'est pas très claire. Elles sont aussi posées comme étant de nature conceptuelle, avec le risque d'intellectualiser des phénomènes qui relèvent partiellement du registre affectif.

3- Des compétences sociales en situation

Le troisième point de ma discussion concerne à nouveau le problème de la décontextualisation de la cognition sociale en éthologie, et plus précisément en primatologie, c'est-à-dire de la transformation de compétences sociales, qui se manifestent en situation, en compétences cognitives situées dans les esprits des individus. Plus précisément, il souligne l'échec de ce transfert du social au cognitif. En effet, les expériences que je vais brièvement relater ici montrent que lorsque le tissu interactif qui permet à des chimpanzés de donner du sens et d'agir en étant engagés dans une situation est rompu, par exemple par un dispositif expérimental qui cherche à identifier la cognition « pure », dégagée de toute contingence, ils « perdent » certaines capacités cognitives qu'ils démontrent pourtant dans la vie réelle. Je m'appuierai ici sur deux types de travaux : les études qui ont cherché à mettre en évidence l'existence d'une réciprocité calculée (le « donnant-donnant ») chez les chimpanzés, ainsi que les études qui se sont intéressées à la coopération et ses liens avec la tolérance alimentaire chez les Panidés.

On sait que l'une des difficultés de la théorie de l'évolution, c'est qu'elle explique difficilement l'altruisme quand celui-ci n'est pas dirigé vers la parentèle. Or les primates, et notamment les grands singes, ont proportionnellement beaucoup de comportements altruistes et de coopération. Les primatologues ont alors essayé de savoir si cet altruisme pouvait s'expliquer par la théorie de l'altruisme réciproque de Trivers. Pour cela, il fallait que les individus soient capables de tenir des comptes des faveurs données et reçues, et de détecter les « tricheurs ». Plusieurs études ont été réalisées pour savoir si les chimpanzés, les orangs-outangs, les capucins et d'autres espèces de macaques sont capables de « réciprocité

calculée. » Pour ce qui concerne les chimpanzés, les résultats sont contradictoires (Schino 2007) et dépendent, en réalité, du dispositif de l'étude : expérimental vs observation en milieu socialement valide. Placés dans des dispositifs expérimentaux, les chimpanzés ne montrent pas de préférence à aider un congénère qui les a précédemment aidés (Melis & al 2008), alors que si on observe qui partage sa nourriture avec qui dans un groupe, on voit que les chimpanzés partagent préférentiellement avec celui qui les a épouillés dans les heures qui précèdent (de waal 1997). Différentes hypothèses ont été avancées pour expliquer ce phénomène, mais les éthologistes ne semblent pas aller jusqu'à la conclusion qui s'impose : les limitations observées dans les dispositifs expérimentaux ne sont pas cognitives, mais sociales ou émotionnelles. Ce n'est pas que les chimpanzés ne sont pas capables, cognitivement, de résoudre une tâche de réciprocité calculée (« je donne ou je viens en aide à celui qui m'a aidé dans le passé »), car ils le font dans leur quotidien. C'est plutôt que les dispositifs expérimentaux les en empêchent, en les appariant à des congénères choisis de manière aléatoire. On « neutralise » ainsi les variables sociales et relationnelles et on les place dans des situations où seul le calcul décontextualisé (le calcul cognitif) permet de faire des choix. L'incapacité des chimpanzés à résoudre cette tâche reflète plutôt une incapacité à bâtir une relation sur un « pur » échange, en l'absence d'un enjeu politique ou affectif qui donnerait du sens à la situation. Il semble donc qu'une partie seulement de la réciprocité s'appuie sur les compétences de l'individu, l'autre partie reposant sur une cognition distribuée dans le travail de construction des relations. En d'autres termes, c'est une erreur de placer l'ensemble de la stratégie « réciprocité calculée » dans la tête des individus, et de faire ensuite des hypothèses évolutives sur la manière dont une telle « stratégie » a pu être sélectionnée. Une grande partie de la définition de la situation est supportée par la situation sociale elle-même, et n'est pas représentée comme telle dans l'esprit des chimpanzés. En tant qu'organismes de chair et de sang, dominés par des émotions et situés en un point particulier du réseau, ceux-ci n'ont forcément qu'une conscience limitée de cet ensemble. Il serait donc important que les éthologistes recontextualisent les comportements et les comprennent dans la logique incarnée des acteurs. Cela permettrait de mieux définir « ce qui », au sein d'une stratégie par exemple, a pu être sélectionné par l'évolution. Cette approche n'exclut pas toute détermination biologique du comportement mais elle pose la question du lieu où ces déterminants agissent, de la manière dont ils sont inclus dans des logiques sociales qui les dépassent, et que pourtant ils contribuent à organiser.

Il est ironique de constater que ce sont les primates eux-mêmes qui, par leurs échecs, rappellent aux chercheurs que la coopération ou la réciprocité ne sont pas de « simples » capacités cognitives mais des capacités qui prennent place chez individus émotionnellement engagés dans des situations. C'est la raison pour laquelle les « saillances perceptuelles » dont Laurence Kaufmann et Laurent Cordonier font l'hypothèse ne peuvent se concevoir, comme le rappelle Louis Quéré, qu'en situation, accompagnées d'une description détaillée de la situation sociale. En négligeant le fait qu'une partie des compétences sociales est distribuée dans la situation, et en supposant que l'ensemble de la stratégie se trouve « dans » les individus, la biologie et la psychologie évolutionniste surévaluent l'importance de la cognition individuelle dans la détermination sociale ; dans le même élan, elles surévaluent ensuite l'importance de la sélection dans l'évolution de cette cognition. C'est pourquoi la primatologie aurait besoin d'ethnographies sérieuses, susceptibles de mieux distinguer ce qui relève des compétences individuelles de ce qui relève des situations, capables aussi de recontextualiser les comportements dans la logique incarnée des acteurs, afin de limiter l'inflation évolutionniste.

Un dernier mot, avant de conclure, sur des expériences qui se sont intéressées à la coopération et à ses liens avec la tolérance alimentaire. Dans un premier temps, on s'est

étonné des mauvais résultats de chimpanzés dans une tâche où deux animaux devaient tirer ensemble un dispositif pour obtenir de la nourriture (Melis & al 2006). Ne comprenaient-ils pas le rôle de leur partenaire dans l'obtention de la récompense ? On a ensuite découvert que, ici non plus, la limite n'était pas cognitive mais émotionnelle : les chimpanzés coopéraient très bien quand ils étaient placés avec un congénère avec lequel ils étaient capables de partager de la nourriture. C'était donc une question de tolérance au partage alimentaire plutôt que de capacité cognitive (Hare & al, 2007).

Il fallait être capable d'accepter de se nourrir aux côtés d'un congénère et de partager une ressource avec lui pour être capable de coopérer. On a ensuite comparé les performances des chimpanzés et des bonobos dans cette même tâche coopérative. Les bonobos se sont avérés plus tolérants au partage alimentaire, et meilleurs aux tâches coopératives. On a conclu qu'il y avait là une différence spécifique, entendons liée aux capacités innées de l'espèce : les bonobos auraient été « naturellement » plus coopératifs. Mais un examen plus détaillé a permis de voir que la différence entre chimpanzés et bonobos concernait surtout les mâles, et ne s'établissait que progressivement, au fur et à mesure que les individus s'inséraient dans leur groupe social et acquéraient les modèles relationnels de leur groupe, qui en l'occurrence était celui « de leur espèce » : compétitif pour les chimpanzés, coopératif pour les bonobos. Les jeunes chimpanzés étaient en effet aussi tolérants au partage alimentaire que les jeunes bonobos. Enfin, une dernière étude (Jaeggi & al, 2010) a apporté des résultats contradictoires : dans les deux groupes captifs étudiés, les chimpanzés étaient plus tolérants que les bonobos au partage alimentaire. Ceci oblige à conclure :

- 1- que la tolérance alimentaire n'est pas un trait inné ou typique de l'espèce ;
- 2- que les relations compétitives ou coopératives, et donc le fait que les individus deviennent plus ou moins compétitifs ou coopératifs, sont acquises : on ne « naît » pas chimpanzé, on le devient ;
- 3- que la tolérance alimentaire, et donc la coopération, est le résultat actuel des modalités interactives que les individus ont les moyens et la possibilité de construire, et que ceci peut varier selon les conditions locales. Il est possible en revanche qu'une fois certains modèles relationnels acquis, les individus aient beaucoup de difficultés à en changer.

Dans ce trajet, nous sommes donc passés d'hypothèses biologiques qui plaçaient les compétences sociales dans les individus (et dont la théorie de l'évolution aurait logiquement dû rendre compte) à des hypothèses beaucoup plus modestes qui laissent placent à une grande indétermination du social par le biologique.

L'espace de variation laissé par cette indétermination est l'un des espaces en friche mentionnés plus haut, dont ni les biologistes ni les psychologues ne peuvent véritablement faire l'étude, faute de méthodologies et d'outils conceptuels, et dont les sciences sociales pourraient s'emparer afin de mieux comprendre, précisément, l'articulation du biologique et du social. Le domaine est vaste et inexploré, mais il me semble que les enjeux, pour les sciences sociales, sont importants. Car il s'agit aussi de reconquérir un domaine qui leur appartient de plein droit, et sur lequel la biologie et la psychologie évolutionniste clament une légitimité en dépit du fait que, nous l'avons vu, elles sont bien mal équipées pour en rendre compte. Il s'agit également, de contribuer par des études empiriques à limiter l'emprise évolutionniste sur le social.

Conclusions

Ce détour par l'éthologie a montré que s'intéresser à la question de l'articulation du biologique et du social sur une base empirique n'entraîne pas nécessairement de réductionnisme. Car le biologique, même chez les primates non humains, ne détermine pas le

social. Surtout, l'examen des échecs des sciences de la nature à rendre compte du social, ainsi que les absurdités que leurs positions réductionnistes entraînent, montre les limites de validité, pour ainsi dire, de ces approches. Au-delà de ces limites, un grand nombre de questions portant sur la manière dont des modèles de relations peuvent émerger, se modifier ou se transmettre dans des groupes de primates non humains, indépendamment de tout support biologique déterministe, restent inexplorées. Si les sciences sociales voulaient bien investir ces domaines, cela aurait non seulement pour effet de limiter l'inflation évolutionniste, mais aussi de réévaluer, sur des bases empiriques, ce qui est potentiellement inné ou hérité et ce qui tient aux situations. Les sciences sociales ont les moyens de répondre aux projets annexionnistes de la psychologie évolutionniste, à condition toutefois d'accepter de s'engager sur de nouveaux terrains et de nouveaux objets. Ce projet ne remplace évidemment pas la recherche des « primitives sociales » que proposent Laurence Kaufmann et Laurent Cordonnier. Mais il lui est complémentaire et permet de comprendre que, à condition de ne pas négliger que les saillances relationnelles sont liées à une situation, et de pas préjuger de « ce qui » est inné dans la sociologie naïve, « naturaliser » le social n'est pas nécessairement réductionniste.

Références citées :

- Bateson Gregory, 1963-1991. Un regard des sciences sociales sur les émotions. In *Vers une écologie de l'esprit*, t3, Paris, Seuil, 185-191.
- Berthomé François and Houseman Michael, 2010. Ritual and Emotions: Moving Relations, Patterned Effusions. *Religion and Society: Advances in Research* 1, 57–75
- de waal Frans B. M. 1997. The Chimpanzee's Service Economy : Food for Grooming. *Evolution and Human Behavior*, 18, 375-386.
- Gould Stephen J. & Lewontin Richard C., 1979. The spandrels of San Marco and the Panglossian paradigm : a critique of the adaptationist programme. *Proc. R. Soc. Lond. B* 205, 581-598.
- Hare Brian, Brown Michelle, Williamson Christina & Tomasello Michael, 2002. The domestication of social cognition in Dogs. *Science*, 298, 5598, 1634-1636
- Hare Brian & Tomasello Michael, 2004. Chimpanzees are more skilful in competitive than in cooperative cognitive tasks. *Animal Behaviour*, 68, 571-581
- Hare Brian, Plyusnina Irene, Ignacio Natalie, Schepina Olesya, Stepika Anna, Wrangham Richard and Trut Lyudmila, 2005. Social Cognitive Evolution in Captive Foxes Is a Correlated By-Product of Experimental Domestication. *Current Biology*, 15, 226–230,
- Hare, B., Melis, A. P., Woods, V., Hastings, S. & Wrangham, R. 2007. Tolerance allows bonobos to outperform chimpanzees on a cooperative task. *Current Biology*, 17, 619 623.
- Hauser, Marc D., 1996. *The Evolution of Communication*. Cambridge (Ma): MIT Press.
- Ingold Tim, 2007. The trouble with evolutionary psychology. *Anthropology today*, 23, 2, 13-17
- Jaeggi A.V., Stevens J.M.G., Van Schaik C.P., 2010. Tolerant Food Sharing and Reciprocity Is Precluded by Despotism Among Bonobos But Not Chimpanzees. *American Journal of Physical Anthropology*, 143, 41-51.

Jaffré Yannick, 2006. Les terrains d'une anthropologie comparative des sensibilités et des catégories affectives », *Face à face* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne le 01 octobre 2006, consulté le 20 janvier 2012. URL : <http://faceaface.revues.org/215>

Marler, P., Karakashian, S. and Gyger, M. (1991). Do Animals Have the Option of Withholding Signals When Communication is Inappropriate? The Audience Effect. In C.A. Ristau (éd.), *Cognitive Ethology. The minds of other animals*. Hillsdale: Lawrence Erlbaum Associates, pp. 187-208.

Melis, A. P., Hare, B. & Tomasello, M. 2006. Engineering Cooperation in Chimpanzees: Tolerance Constraints on Cooperation. *Animal Behaviour*, 72, 275-286.

Melis Alicia P., Hare Brian & Tomasello Michael, 2008. Do chimpanzees reciprocate received favours? *Animal Behaviour*, 76, 951-962

Panksepp Jaak & Panksepp Jules B., 2000. The seven sins of evolutionary psychology. *Evolution and Cognition*, 110, 6,2, 108-131

Quéré Louis, 1991. D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique. *Réseaux*, 9, 46-47, 69-90.

Schino Gabriele, 2007. Grooming and agonistic support: a meta-analysis of primate reciprocal altruism. *Behav Ecol*, 18, 115-120.

Servais Véronique, The report and the command. The case for a relational perspective in the study of human and animal communication. *Intellectica*, 2007/2-3, 46-47, pp. 85-104.

Soproni Krisztina, Miklosi Adam, Topal Joseph & Csanyi Vilmos, 2002. Dogs' (*Canis familiaris*) Responsiveness to Human Pointing Gestures. *Journal of Comparative Psychology*, 116, 1, 27-34.

Trut Ludmilla, 1999. Early Canid Domestication: The Farm-Fox Experiment. *American Scientis*, 87, 160-169.

Résumé

En prenant appui sur des exemples empruntés à l'éthologie sociale, ce texte apporte trois arguments au débat sur la naturalisation du social. Le premier met en question la notion de compétence sociale innée en insistant sur la nécessité de préciser « ce qui » est (ou pourrait être) inné dans une compétence sociale. Le second montre que la négligence de la dimension affective des interactions et de la communication animale a pour conséquence de placer *dans* les esprits animaux des « délibérations » ou des « calculs » qui sont d'abord une propriété de la communication affective. Le troisième examine quelques travaux récents sur la coopération chez les primates et conclut qu'ici aussi, les biologistes oublient qu'une grande partie des compétences sociales qu'ils situent dans les individus relèvent en fait de la situation. Après avoir ainsi exposé les limites et les impasses de la biologie dans l'explication du social, y compris dans le monde animal, le texte propose que les sciences sociales investissent empiriquement ce champs laissé en friche, celui de l'articulation entre le biologique et le social. Elles pourraient ainsi contribuer à mieux circonscrire « ce qui » est inné, et donc à limiter objectivement les ambitions évolutionnistes sur le social.

Summary

Drawing its examples from the field of ethology and primatology, this paper brings three points to the debate on the naturalization in sociology. The first one insists on the importance of telling apart what is innate and what is not in the "innate social abilities" that are hypothesized by Kaufmann &

Cordonier. The second one shows that when scientists see the animal communication as purely informative, they miss the fact that animals are first of all real beings engaged in affective interactions. They consequently wrongfully end up with animals that “calculate” or “make choices”. The third point looks at some recent work about cooperation in Apes and shows that behavioural scientists tend to assign to the animals themselves social knowledge that is actually situated in the situation. The paper concludes about the boundaries and limitations of biology when it comes to explain social facts in animals. It suggests that social sciences should begin to explore empirically this no man’s land where social and biological facts interact. Doing so, social sciences could go towards specifying “what” is inherited in social competences, and limiting the evolutionary hold on social facts.